Identité religieuse dans l'espace valaisan chez Corinna Bille

Brînduşa-Petronela IONESCU[1]

Abstract : This article[2] analyzes the role played by religious beliefs in the identity construction of different communities of peasants in the Valais region. In her first two volumes of short stories, *Douleurs paysannes* and *L'Enfant aveugle*, Corinna Bille depicts an old-fashioned but fascinating world, where moral rules are traced by the Church. Little inclined to modifications of any kind, the inhabitants of the village have a simple way of life, depending on seasonal work and religious feasts ; the ultimate aim of these people is to expiate their sins.
Keywords: Identity, religion, space, peasant, sin, good, evil, death.

La construction d'une identité par la religion

Parmi les composants identitaires, à côté de la langue, du nom et de la filiation, l'espace originaire[3] et implicitement l'appartenance à une communauté sociale ou religieuse ont un rôle essentiel dans la définition intérieure d'un individu. En Europe, le contact avec l'autre a été depuis longtemps réglé par le christianisme. Il n'y a pas de sociétés ou de cultures entièrement athées ; la laïcité ne sort jamais du religieux sans en garder des traces bien ancrées dans la conscience ou le comportement des gens. La religion a toujours eu un rôle décisif, assurant à l'homme, telle que son étymologie[4] le suggère, le rapport à une transcendance et lui induisant le respect d'une sphère sacrée par l'exercice du culte. Elle a d'ailleurs influencé

[1] Université « Alexandru Ioan Cuza », Iaşi, Roumanie.
[2] L'article est réalisé dans le cadre du Projet « Idées » 2011/ n° 218, *L'Espace identitaire dans la littérature francophone contemporaine,* financé par CNCS-UEFISCDI.
[3] Voir à propos de l'espace identitaire l'article de Brînduşa Ionescu et Liliana Foşalău, « Approches de l'espace dans la littérature francophone contemporaine », in *Dynamique de l'identité dans la littérature francophone européenne*, sous la direction de Liliana Foşalău (avec la contribution de Brînduşa Ionescu, Simona Modreanu, Dana Monah, Marina Mureşanu Ionescu), Iaşi, Junimea, 2011, pp. 391-406.
[4] La *religio* provient de *religare* (relier, attacher), ce qui traduit la religion comme un lien entretenu avec la divinité, et de *legere* ou *religere* (recueillir, revenir sur ce que l'on a fait), qui fait plutôt allusion au culte proprement-dit.

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

la structure de la société, dans la construction de ses systèmes, de ses hiérarchies et institutions, de ses idéaux, privilèges et injustices.

L'identité religieuse des Suisses est définie par les réalités du quotidien et surtout par les implications symboliques et l'empreinte que le catholicisme et le protestantisme ont laissées dans leur subconscient. La rigueur et la morale chrétiennes se sont constamment estompées jusqu'à l'époque contemporaine, mais dans certaines communautés montagnardes peu ouvertes au nouveau, bien attachées au passé médiéval, ils ont continué à persister, imposant toujours des limites et des préceptes.

Les écrivains suisses, profondément attachés à leurs terres natales, se sont préoccupés de dévoiler aux lecteurs le charme de la Romandie, qu'il s'agisse du Vaud protestant, dans les œuvres de C.-F. Ramuz ou du Valais catholique, dans les écrits de Corinna Bille. Le respect de la religion explique en grandes lignes le caractère conservateur, traditionnel des Suisses romands. Ramuz, apprécié pour avoir illustré l'univers paysan du Vaud protestant, n'avait pas été vraiment attaché à l'Église en dépit de son entreprise religieuse[5] et avait préféré ne pas nommer Dieu, éviter de rendre présente dans ses récits la personne même du Seigneur. Pour lui, la religion se réduisait à « une attitude de l'esprit purement individuelle[6] » et ne signifiait pas une adhésion à ses dogmes. Le monde de Corinna Bille, et c'est en quoi il diffère de celui de C.-F. Ramuz, est un monde catholique pratiquant qui perçoit la religion dans sa nature primitive, originaire, comme facteur qui règle la vie des gens et assure leur équilibre spirituel. Le malheur apparaît alors comme un châtiment infligé en punition de leurs fautes ; la grâce manque aux hommes mécréants. « Dieu créa le monde et le monde est devenu Dieu » [7], alors Il est présent partout, par l'Église, par la nature, par les gens eux-mêmes et la vie qu'ils mènent, car « Dieu est prisonnier dans chaque homme »[8]. On

---

[5] Iso Camartin, Roger Francillon, Doris Jakubec-Vodoz, Rudolf Käser, Giovanni Orelli, Béatrice Stocker, *Les Quatre littératures de la Suisse*, Zürich, Pro Helvetia, 1995, p. 107.

[6] Yves Paumen, *La Nature et l'homme dans l'œuvre en prose de C.-F. Ramuz*, Université libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres Philologie Romane, Directeur du mémoire M. le prof. Trousson, 1978-1979, p. 14.

[7] S. Corinna Bille, « Est-ce vous la demoiselle sauvage ? », p. 17, in *Descriptions des cahiers, agendas, calepins, etc. du Vrai conte de ma vie*, Fond S. Corinna Bille, Archives Nationales de Berne (désormais cité *VCdmV*).

[8] S. Corinna Bille, *L'Aventure fantastique* I (5 juillet-25 août 1060), cahier personnel classé in *Œuvres posthumes*, Fond S. Corinna Bille, Archives Nationales de Berne, p. 132. (Sous ce nom sont réunis trois cahiers, numérotés et datés I (5 juillet-25 août 1060), II (25 août-25 novembre 1960) et III (26 novembre 1960-12-30 avril 1961), désormais cités *AF* I, II ou III.)

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

peut parler ainsi chez l'auteure suisse d'une construction de l'identité des paysans de Valais par et en fonction de la religion.

Pour cette analyse, j'ai choisi comme corpus les deux premiers volumes de nouvelles de Corinna Bille, *Douleurs paysannes* (1953) et *L'Enfant aveugle* (1955), qui contiennent des récits réalistes fortement marqués par l'aspect religieux.

La vie entre Bien et Mal

Avec les recueils de nouvelles *Douleurs paysannes* et *L'Enfant aveugle*, Corinna Bille nous introduit en plein folklore chrétien. L'atmosphère générale ressemble à celle de la Bible et le lexique religieux est abondant. Le village valaisan est situé dans la vallée qui s'étend « comme une vaste basilique»[9] , au pied de la montagne, en haut de laquelle « l'on se sentait […] porté par les anges »[10] ou auprès des forêts qui « ressemblent toutes à l'Éden »[11]. L'ermite Bastian explique ainsi la genèse de la région : « Un grand archange fatigué d'un long vol s'était arrêté dans le Valais […], s'agenouilla sur la plaine » pour se reposer auprès de la montagne et du Rhône. Mais, voulant se relever, il s'est rendu compte qu'il a perdu une aile ; « [d]e colère, il détruisit les forêts, les fleurs, les herbes, et la montagne apparut dans toute sa nudité »[12]. Le sentier dans la montagne, à la recherche d'Ulysse est pareil au « Chemin de la Croix de leur église ; c'était le même or et le même bleu, et la même détresse au fond de leur âme… »[13]. Les habitants sont eux aussi comme au début du monde : l'errant de la dernière nouvelle de *L'Enfant aveugle* devient un second Adam, un « premier homme » qui est « au commencement »[14], dans le jardin qui est une « infime partie du vaste Jardin disparu »[15]. De plus, le lecteur semble assister à une recréation de la famille divine Marie/ Joseph/ Jésus : Justin, comparé à Joseph[16], va chercher dans

---

[9] *Celui qui attendait la mort*, in S. Corinna Bille *Douleurs paysannes*, postface de Valentine Nicollier, Lausanne, Plaisir de Lire, 2008 (désormais cité *DP*), p. 83.
[10] *Agatha, DP*, p. 108.
[11] *L'Homme qui retrouva le premier jardin,* in S. Corinna Bille, *L'Enfant aveugle. Contes et nouvelles* suivi de *Entre hiver et printemps. Nouvelles*, Genève, Slatkine, 1997 (désormais cité *EA*), p. 98.
[12] *Celui qui attendait la mort*, *DP*, pp. 82-83.
[13] *Ulysse, EA*, p. 81.
[14] *L'Homme qui retrouva le premier jardin, EA,* p. 97.
[15] *Ibid.,* p. 98.
[16] *Ulysse, EA*, p. 82.

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

les montagnes son enfant qui est associé à Jésus ; on reconstitue la crèche divine et donc le moment même de la nativité :

> Ulysse avait sommeil, il alla s'étendre dans la crèche. Elle était pleine de foin et juste de sa largeur. Près de lui, les deux bêtes soufflaient doucement.[17]

Pressés par leurs péchés et accablés par la douleur et la dureté du travail, les paysans semblent entendre le bruit « des chars du *Jugement dernier* »[18] . Les deux pôles de la religion, Dieu et diable, Bien et Mal sont méticuleusement illustrés de manière directe ou suggestive dans les deux volumes analysés. Le bien est un équivalent de la vertu, du respect de Dieu. Le Saint Apôtre Paul prêchait :

> Tout ce que Dieu a créé est bon, et rien n'est à rejeter si on le prend avec action de grâce. La parole de Dieu et la prière le sanctifient. (*Timothée* 4, 4-5)

Le lecteur identifie souvent la force divine dans les actes de ses représentants. Pour les paysans, « Dieu serait cette lumière, cette chaleur douce qui [leur] touchait l'épaule »[19] sous forme d'encouragement. L'existence du diable est plutôt suggérée ; on parle du démon du vin et de la gourmandise[20], du démon du feu[21] pour désigner des réalités humaines ; le Mal fait ressentir intuitivement sa présence dans les scènes de violence, de crime. C'est le diable qui apporte les « douleurs » dans le mauvais pays de la montagne ou c'est encore Dieu qui inflige des punitions à ses sujets afin de leur offrir la chance de changer leur vie ? Le mal est envisagé chez Corinna Bille plutôt comme l'expression d'une expiation des fautes de l'homme, comme une conséquence inévitable de la vie pécheresse des gens, ce qui n'exclut pas l'espoir et n'empêche pas les villageois de vivre pleinement et de se réjouir de courts moments de bonheur. L'auteure donne une explication au péché, à partir de la Genèse :

> Dieu crée le genre humain à son image et ressemblance. Il le créa homme

[17] *Ibid.,* p. 77.
[18] *Vendanges, DP*, p. 186 (c'est l'auteure qui souligne).
[19] *Les Morts, EA*, p. 35.
[20] *Celui qui attendait la mort, DP,* p. 82.
[21] *Ibid.*, p. 85.

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

> et femme. La femme est face à Dieu, et l'homme regarde la femme. Et l'on suppose que le péché originel est ici : la femme cessant de regarder Dieu, se tourna vers l'homme.[22]

S'intégrant parmi les femmes, Corinna Bille elle aussi se tourne vers les gens, qu'elle aime « […] comme on devrait aimer Dieu. […] Et pour le moment je Lui préfère les créatures »[23]. Cet amour est concrétisé par toute une série d'écrits dédiés à l'être humain, surpris dans sa simplicité, avec des qualités et des défauts, des penchants vers le Bien ou vers le Mal. L'auteure repousse le principe manichéiste, qui considère les choses soit comme bonnes soit comme mauvaises ; elle réussit ainsi à extraire le bien du mal et inversement. Cette attitude la rapproche du surréalisme, influence plus évidente dans ses ouvrages ultérieurs. La théologie mystique chrétienne issue de Pseudo-Denys, basée sur le néoplatonisme unitariste de Proclus, allait plus loin encore et considérait que le Mal n'existait pas, qu'il était en fait une forme dégradée du Bien, une faiblesse du Bien. Cette conception était soutenue par l'idée que Dieu, qui est le Bien absolu, n'aurait pas pu créer le Mal ; une seule échelle de valeurs était alors possible : celle du Bien.

La nouvelliste valaisanne manifestait depuis l'enfance une curiosité et un intérêt particuliers en ce qui concerne la religion et les lois de l'Église. Cela ne faisait pas d'elle une personne très croyante, une fanatique. Elle analysait toujours les deux forces, le Bien et le Mal, et en tirait les effets sur la conduite de l'homme, car celui-ci a toujours été un grand amour de l'écrivaine, la création favorite du Seigneur et pour comprendre ses mystères, elle s'est aventurée à une recherche du tréfonds dans l'univers :

> Je vais me mettre à la recherche de Dieu. Désespérément. Me heurtant à tout ce que je suis, à tout ce que j'étais, non pas à mes péchés, à ma sensualité – on croit d'abord que c'est là l'obstacle – non je vais me heurter à mon amour trop grand pour la terre et ses créatures.[24]

---

[22] S. Corinna Bille, *Carnets de rêves* 10, Fond S. Corinna Bille, Archives Nationales de Berne 10, p. 93 (Il s'agit au total de vingt carnets personnels de l'auteure, numérotés et datés, contenant du texte, des dessins, des collages, des aquarelles, des coupures de presse, désormais cités *CR*).

[23] *AF* I, p. 103. Dans *AF* II, p. 47, l'écrivaine affirme encore: « J'aime Dieu maintenant, mais j'aime toujours les hommes aussi. […] j'oublie l'un pour les autres. Je ne sais si je suis coupable. Je ne me sens pas vraiment coupable, mais parfois cela me tracasse. »

[24] *AF* I, p. 26.

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

Réceptive au nouveau et acceptant le péché comme étant naturel et inévitable, Corinna Bille laissait parfois (en école primaire, par exemple) l'impression d'être une hérétique :

> […] [J]'eus la réputation dans tout Sierre, d'être une fille perverse, qui enseignait le MAL. Les mères de famille interdisaient à leurs filles de me fréquenter. Et j'ignorais encore totalement comment se faisaient les enfants.[25]

La passion pour la fiction entre parfois en contradiction avec les principes de l'église. Consciente des risques qu'elle prend, la nouvelliste reste quand même optimiste ; elle ne repousse pas les règles chrétiennes, les données de Dieu, mais les réinterprète d'une manière personnelle, valorisant le talent artistique, car ce serait un péché de ne pas le faire :

> Mais ma vocation d'écrivain est un piège dangereux [à la religion], je m'en aperçois. Un écrivain c'est le contraire d'un saint, hélas ! […] Je me dis que si Dieu a mis ce don en nous il est bon de l'exercer. Un jour d'euphorie, j'ai même osé espérer que peut-être j'amusais Dieu, qu'Il aimait voir Ses créatures rire. Au moins on apprécie Sa création et on essaie de la chanter.[26]

L'esprit religieux. La perception de Dieu

Les personnages de *Douleurs paysannes* et de *L'Enfant aveugle* adorent la divinité et éprouvent de la peur et du respect envers Lui, ils « […] situent le Christ trop haut au-dessus d'eux pour qu'ils osent le comparer à l'un des leurs »[27]. L'explication réside dans le fait que « l'intelligence de l'homme a des limites, personne n'est aussi intelligent que Dieu »[28]. Sage et puissant, Il est l'équivalent de la raison universelle :

> La première émanation de Dieu, la Raison universelle se modalise en idées particulières, les âmes qu'Il immerge dans une matière assujettie à des lois

---

[25] *Apud* Gilberte Favre, *Corinna Bille. Le vrai conte de sa vie*, Coll. « Visages sans frontières », Lausanne, 24 Heures, 1981, p. 26 (c'est l'auteure qui écrit avec majuscules le mot « mal »).
[26] Corinna Bille au chanoine Norbert Viatte, Veyras, Sierre, le 10 février 1962, in *Écriture*, coord. Françoise Fornerod, Daniel Maggetti, Sylviane Roche, Lausanne, automne 1989, n° 33, p. 52.
[27] *L'Enterrement, DP*, p. 68.
[28] *CR* 3, p. 120.

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

> aveugles ; les âmes conçoivent, à travers leurs corps matériels, la Raison qui est leur origine, grâce à l'illumination initiatique de cette Raison qui vient les retourner et elles se résorbent en Dieu, cette Pensée impersonnelle dont le monde n'était que le mirage discursif, multiforme et passager.[29]

Pour les paysans, « la religion est leur magie »[30]. Le respect de la croix (« ses yeux tombèrent sur un crucifix, et vite il vit un grand signe de croix »[31]), des fêtes religieuses et de l'autel (le mois de Marie, « l'autel de la Vierge fut orné de géraniums en pots, de lis et de roses en papier, et de nombreuses bougies » [32]), l'unité et la fidélité au sein de la famille, la prière ayant pour but le pardon des péchés commis, l'acceptation du destin que le Seigneur a décidé pour eux sont des idéaux que le curé veut leur enseigner. L'homme valaisan devient alors désireux d'exprimer sa croyance en Dieu, mais aussi de Le remercier par l'expiation de ses péchés, par des sacrifices[33].

Ceux qui ont de la foi sont appréciés dans la communauté parce que leur pureté les rapproche des saints. D'ailleurs, « il est bon que les laïques aient une sainte parmi eux »[34], comme Flavie, pour leur fournir un modèle de conduite spirituelle et leur rappeler l'importance du sacrifice du Christ : « Tous les matins, elle allait à la messe. Le prêtre de la paroisse la tenait en profonde estime et la citait en exemple »[35], espérant qu'elle influence son futur mari à devenir plus croyant : « Sa femme saurait le convaincre et l'obliger à venir plus souvent à la messe. »[36] La jeune fille avait déjà exercé son influence sur les cinq frères et deux sœurs qu'elle « avait tous poussés à entrer dans les ordres »[37]. La vie au couvent n'est cependant pas du tout facile parce qu'entrer dans les ordres signifie que « c'est fini pour toi la vie du monde, tu ne verras plus d'hommes, tu n'appartiens qu'au bon Dieu »[38] . Ce sacrifice aura bien sûr une récompense après le Jugement dernier : la sœur Damien ne pense qu'à « la petite chambre qui l'attendait dans le ciel »[39], chambre qu'elle

---

[29] *CR* 9, p. 67 (c'est l'auteure qui souligne).
[30] *Ibid.*, couverture.
[31] *La Sainte*, *DP*, p. 22.
[32] *Ibid.*, p. 23.
[33] Voir. Dr. Pr. Petre Semen, *Arheologie biblică în actualitate*, Iaşi, Trinitas, 1997, p. 191.
[34] *La Sainte*, *DP,* p. 10.
[35] *Ibid.*
[36] *Ibid.*, p. 18.
[37] *Ibid.,* p. 10.
[38] *Elle ne reverra plus sa petite chambre*, *DP*, p. 48.
[39] *Ibid.*, p. 51.

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

associait à des éléments terrestres : « Peut-être aurait-elle [sa chambre du Ciel] aussi des œillets roses devant les fenêtres et un tapis blanc crocheté ? »[40]. Les paysans s'imaginent qu'« *après* ce n'était pas si différent de maintenant [...]. Il y aurait peut-être encore un village, et des vergers et des vignes semblables à ceux-ci »[41]. Dieu et les saints transmettent parfois des messages directs aux gens. Ils sont peu nombreux ceux qui jouissent de ce privilège, telle Sabine qui a la vision de la Vierge lui demandant la robe de velours qu'elle Lui avait préparée (*Le Miracle*). On ne comprend pas toujours l'origine de ces messages, ni leur rôle :

> Le bon Dieu – ou serait-ce le diable? – vous envoie des visions pour vous troubler ou vous donner un avant-goût du Paradis.[42]

Les enfants, plus innocents et courageux dans leur naïveté, sont réceptifs et croyants, identifiant des visions même quand ce n'est pas le cas : « J'ai vu l'Enfant Jésus […]. Il est à la cabane du Grand Rocher, avec Marie et Joseph », confesse Clémentine à ses parents. Les adultes ne la croient pas : « Oh ! fit la mère, on sait bien que tu vois partout les anges. »[43]. Cette fois-ci, ce sont les parents qui ont raison : il ne s'agissait pas de l'enfant Jésus, mais du bébé mort d'une famille de réfugiés. Cela ne devrait pas surprendre le lecteur, étant donné que la perception de la religion par un enfant diffère souvent de celle du monde des adultes. Les petits sont crédules et fascinés par la beauté des statues et des icônes ou des poupées de cire de la crèche, du jeu en général. Prenons l'exemple de Sylvain qui « contemplait […] les poupées de cire, ne perdait pas un détail ni un pli de vêtement. Quelle merveille ! »[44] et la Vierge « dans une robe raide » avec « son auréole de papier d'argent qui menaçait de tomber. […] Sa préférence allait aux Rois Mages si magnifiques dans leurs manteaux évasés […] et leurs couronnes faites d'un ruban d'or cousu de petites perles pour imiter les cabochons »[45]. Cette attitude admirative vers le matériel contrarie le curé qui exclame : « [l]ls ont l'amour des idoles comme les païens » ; mené par sa conception

---

[40] *Ibid.*
[41] *Les Morts, EA*, p. 35.
[42] *Le Feu, DP*, p. 195
[43] *Ibid.*, p. 26.
[44] *Celui qui ne savait pas son catéchisme, DP,* p. 36.
[45] *Ibid.*, pp. 36-37.

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

iconoclaste, « [i]l aurait tout brûlé : les statues, les images »[46]. Ne se sentant pas « digne » « d'affronter Dieu » à cause de son corps qu'il perçoit comme « maudit », Hyacinthe Rinati adopte une religiosité extrême, des « scrupules maladifs » et une « passion trop violente qu'il mettait en toutes choses »[47] ; il devient un fanatique. Les tourments intérieurs du personnage résultent en fait des frustrations personnelles, de son incapacité d'atteindre la perfection et de communiquer directement avec Dieu. Ce sont des problématiques analysées par Corinna Bille, comme elle le révèle dans ses notes personnelles :

> Il me vient une sorte de désespoir en pensant que je n'ai pas encore su trouver Dieu, que je m'égare, que je me trompe.[48]
> Hier soir j'étais de nouveau désespérée par cette dualité en moi, cette impression que l'amour ne laissait pas de place à l'Amour et, pourtant, ce matin au réveil j'étais avec Dieu. Et j'ai même senti Sa Présence près de moi et j'ai de nouveau imaginé être dans les bras de Dieu - le Père […]. Alors, il ne faut plus que je sois désespérée puisque maintenant Il me répond, Il s'occupe de moi.[49]
> L'homme se fabrique un Dieu par besoin d'absolu. Mais ce besoin d'absolu peut suffire à prouver l'existence de Dieu.[50]

La communication avec le Seigneur peut se réduire à des pensées et à des prières : Corinna Bille avoue avoir parfois surpris « […] [son] inconscient et […] [son] âme en train de dialoguer avec Dieu, de formuler de ferventes prières dont […] [elle est], le reste du temps, incapable »[51]. Cela s'explique par le fait que l'auteure aime le côté mystique de la religion : la contemplation de Dieu.

La foi sous le signe du doute

Les paysans mélangent la religion avec des traditions païennes, des superstitions. Tout comportement bizarre, tout mal ou maladie sont associés par les vieux du village au diable, à une possession démoniaque (comme le

---

[46] *Celui qui ne savait pas son catéchisme, DP,* pp. 37-38.
[47] *Ibid.*, p. 36.
[48] *CR* 7, p. 41.
[49] *AF* I, pp. 101-102.
[50] *AF* II, p. 4.
[51] *CR* 8, p. 29.

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

mal d'Albine). Laissant la vigne et les arbres fruitiers devenir sauvages, Bastian espère que « le démon du vin et celui de la gourmandise seront exorcisés »[52]. De plus, on dit qu'« ici c'est l'ermite qui apporte les enfants »[53] afin de repeupler le village. Regardant son mari malade, ne sachant pas qu'il s'était blessé à la tête, Emilie « […] s'imaginait qu'on lui avait jeté un sort, peut-être dès longtemps… mais au moment désiré, le maléfice opérait. […] Dans l'âme d'Emilie, de vieilles terreurs païennes se réveillaient »[54] . Cela parce que la religion ne l'aide pas à expliquer le mal de son époux, qu'elle refuse de prendre pour une conséquence de ses péchés.

De telles situations, la vie dure et la souffrance en général font apparaître le doute au sein des villageois, qui, se sentant abandonnés, s'éloignent de leur foi : « Où sont les anges […], et Dieu le Père trônant par-dessus des nuages ? »[55] Une communauté entière peut devenir ainsi mécréante. En contraste avec la disposition du village, « agenouillé au pied de la haute montagne »[56], les gens de la nouvelle *Le Miracle* ne « s'agenouillaient pas », se laissant conduire par la violence. Nid de pécheurs, de païens, ce village offre au représentant de l'église la possibilité de montrer à tous le pouvoir de la divinité par une reconversion en masse des paysans au christianisme. Marcel Antonin réussit à accomplir plusieurs miracles dans le village où il exerce l'office religieux. Sans imposer des règles ou demander l'aide, silencieux, humble et discret, il empêche Louis Bernien de se suicider : le voyant se préparer à se pendre, le prêtre « lui posa la main sur l'épaule ; l'homme comprit que cette main le retenait sur la terre d'où il avait voulu partir » et « il oubliait qu'il avait voulu mourir »[57]. Le regard compréhensif et le geste de la main remplacent le discours religieux et la menace de l'Enfer. Un second miracle concerne la vieille Rédillou repoussée par sa famille pendant les repas, parce qu'elle ne se lavait pas. La voyant trembler de froid et de colère, le curé lui donne sa grande pèlerine de laine. Rentrée dans la maison ainsi vêtue, aucun membre de la famille ne lui avait rien dit, la laissant passer et s'asseoir avec eux à la table, effrayés car « ils croyaient que leur grand-mère était morte et qu'elle revenait ainsi pour leur reprocher leur mauvais

[52] *Celui qui attendait la mort*, *DP*, p. 82.
[53] *Ibidem*, p. 86.
[54] *Clotaire, DP*, p. 182.
[55] *Le Feu, DP*, p. 201.
[56] *Le Miracle*, *DP*, p. 115.
[57] *Ibid.*, p. 119.

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

cœur »[58]. Cette fois-ci, par la pèlerine, Marcel Antonin laisse une trace matérielle de sa présence au sein de la communauté. De nouveau, le geste compte davantage que les paroles. Comme suivant un rituel de la Trinité, Antonin accomplit un troisième miracle, le jour même de Noël : il sauve de la mort un nouveau-né abandonné par sa mère. La jeune Sabine voulut au début tuer son bébé, mais entendant la petite cloche de l'église, elle décida de l'abandonner. Le curé le trouve dans le bénitier de la maison de Dieu, comme un petit Jésus dans sa crèche. L'intervention de la divinité est alors plus évidente : Sa parole prend la forme du son de la cloche et l'effet est immédiat, car Sabine regretta tout de suite son acte et pour compenser la bonté du prêtre, elle alla faire le ménage dans l'église.

Les trois miracles préparent le changement final des habitants, sept mois après l'arrivée d'Antonin : voyant leur curé partir, ayant peur qu'il ne les quitte lui aussi, comme les autres prêtres, ils descendent tous à la cure pour la repeindre, la nettoyer, décorer son intérieur avec des fleurs et confectionner des vêtements de velours carmin à la statue de la Vierge. Les gens regagnent leur foi et participent à la messe dédiée à l'enterrement de l'enfant de Sabine. Comme un second sacrifice du Christ, la mort de l'innocent bébé réunit les gens devant Dieu, qui leur pardonne les péchés. Les mécréants deviennent ainsi de nouveau des croyants. Le Bien remporte une victoire face au Mal.

La mort

La mort offre l'occasion de réfléchir au Bien et au Mal, de penser à Dieu, au Jugement dernier, à la vie d'*après* et à l'expiation des péchés. Lucien prie ainsi au chevet de son oncle Joachim en train de mourir :

> Mon Dieu, je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé, parce que vous êtes infiniment bon et infiniment aimable, et que le péché vous déplaît ; je fais un ferme propos, moyennant le secours de votre sainte grâce, de ne plus jamais vous offenser.[59]

En fonction de la foi, du niveau d'éducation, de la pensée cérébrale, logique, chacun perçoit différemment la fin de la vie terrestre. Vue comme

[58] *Ibid.*, p. 120.
[59] *L'enterrement, DP*, p. 67.

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

« sale » et avec une « odeur de pourri et de vers[60] » par un paysan resté veuf, la mort fait peur aux pécheurs : « Et quand *Elle* est venue, ils ont tous reculé d'un pas, sauf le prêtre […] »[61]. Cruelle, ne tenant pas compte de l'âge de l'être, elle « n'eut pas de peine à prendre la fille de Sidonie »[62] et « effaçait les traits des hommes »[63]. Personnifiée, la mort devient quelque chose de perceptible, une présence : « Je *l'*attends…*La mort*…mais *elle* ne veut pas venir »[64], dit Bastian ; « Elle était là. Tous le savaient, et pourtant ils allaient la nier. »[65] ; « *La Mort était devenue présente*, sans tristesse, sans horreur, une présence naturelle. Presque trop naturelle. » ayant une « odeur douce »[66]. Le docteur Prilou constate que la mort « c'est comme la vie, c'est naturel *ex æquo* »[67] . Pour un bon croyant, comme Bastian ou Joachim, la fin ne provoque aucune crainte, au contraire, « muni des sacrements de l'Église, il était heureux, si tant est qu'il pût être heureux »[68]. Il s'agit ici de « la joie d'aller vers Dieu. La fierté de savoir enfin »[69] quelle est l'Entité qui a décidé le destin des hommes, perception telle que l'auteure l'explique dans l'un de ses carnets de rêves. À l'hôpital, quand le prêtre vient donner à Corinna Bille la sainte communion, elle avoue :

> Mourir ne me fait pas peur. Je pars tranquille. Dieu ? J'ai cru en lui. J'ai souvent douté de lui. S'il existe, il ne peut être qu'amour. Je n'ai aucune crainte de le rencontrer face à face.[70]

Cette attitude optimisme, transposée aussi au niveau de plusieurs de ses héros et héroïnes, s'explique par la conviction que la vie de l'homme ne finit pas par la mort matérielle, du corps, l'âme ayant une existence au-delà du tombeau, dans une autre vie et un autre monde.

Généralement négative ou angoissante, la mort est souvent perçue comme une délivrance, étant préférable à la honte et à la douleur, prenant la

---

[60] *Elle ne reverra plus sa petite chambre*, *DP*, p. 49.
[61] *Elle était allée gouverner…, DP*, p. 149.
[62] *Les Morts, EA*, p. 31.
[63] *Ibid.*, p. 33.
[64] *Celui qui attendait la mort, DP*, p. 89.
[65] *Les Morts, EA*, p. 33.
[66] *L'Enterrement*, *DP*, p. 70. C'est moi qui souligne dans les citations de cette page.
[67] *La Malade*, *DP*, p. 79.
[68] *L'Enterrement, DP*, p. 66.
[69] *CR* 8, p. 3.
[70] G. Favre, *op. cit.*, p. 161.

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

forme d'un salut, même si « c'était […] un péché de la désirer »[71]. Albine « souhaitait mourir, mais elle doutait que la mort mît fin à ses angoisses »[72]. Dans le cas de Sylvain (*Celui qui ne savait pas son catéchisme*) et de Mathilde (*Elle était allée gouverner…*), la mort est la suite d'un mal provoqué par quelqu'un (le curé, respectivement Aloys, un paysan amoureux de la jeune fille). Les deux victimes restent en état de choc, ne parlent plus, cachent leur douleur et leur honte et se réfugient dans la mort, ne laissant pas, à celui qui avait provoqué le mal et qui se repentait, la chance d'obtenir le pardon. Aloys regrette le viol, mais trop tard : « Je te demande pardon, Mathilde. Mais elle ne pouvait plus l'entendre parce qu'elle était morte. »[73] Quant à Rinati, il regrette aussi la dureté avec laquelle il a traité l'enfant, mais il est trop tard pour obtenir le pardon de Sylvain. Il trouve chez quelqu'un une Nativité sous verre et « dans l'espoir de lui [à Sylvain] faire plaisir, il était venu l'apporter à l'enfant. – Regarde ! lui dit sa mère en se penchant vers lui. Alors, elle s'aperçut qu'il était mort. »[74]

Conclusion

Le village, avec ses habitants plus ou moins croyants ou païens, avec leurs superstitions et leurs fanatismes, est décrit dans la plupart des récits réalistes de *Douleurs paysannes* et de *L'Enfant aveugle* comme un espace très cher à l'écrivaine. Le monde montagnard, avec ses petites communautés, avec ses conceptions vieillies et sa vision de vie spécifique à l'époque médiévale, se conserve intact dans la mémoire de Corinna Bille. Par l'intégration dans un tel espace, en Valais, elle s'arroge aussi une identité paysanne, religieuse, qui l'aide à se trouver un équilibre intérieur et une satisfaction spirituelle.

[71] *Celui qui ne savait pas son catéchisme*, *DP*, p. 36.
[72] *La Malade, DP*, p. 74.
[73] *Elle était allée gouverner…, DP*, p. 149.
[74] *Celui qui ne savait pas son catéchisme, DP*, p. 45.

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

Bibliographie

Œuvres de Corinna Bille

Manuscrits

Bille, S. Corinna, *Carnets de rêves*, vingt carnets personnels de l'auteure, numérotés et datés, contenant du texte, des dessins, collages, aquarelles, coupures de presse, Fond S. Corinna Bille, Archives Nationales de Berne.

Bille, S. Corinna, Descriptions des cahiers, agendas, carnets, calepins, etc. du *Vrai conte de ma vie*, Fond S. Corinna Bille, Archives Nationales de Berne.

Bille, S. Corinna, *L'Aventure fantastique*, trois cahiers in-folio datés et numérotés I (5 juillet-25 août 1060), II (25 août-25 novembre 1960) et III (26 novembre 1960-12-30 avril 1961), classés in *Œuvres posthumes*, Fond S. Corinna Bille, Archives Nationales de Berne.

Textes publiés

Bille, S. Corinna, *Douleurs paysannes*, postface de Valentine Nicollier, Lausanne, Plaisir de Lire, 2008.

Bille, S. Corinna, *L'Enfant aveugle. Contes et nouvelles* suivi de *Entre hiver et printemps*. *Nouvelles*, préface de Maryke de Courten, Genève, Slatkine, 1997.

Ouvrages critiques

Camartin, Iso, Francillon, Roger, Jakubec-Vodoz, Doris, Käser, Rudolf, Orelli, Giovanni, Stocker, Béatrice, *Les Quatre littératures de la Suisse*, Zürich, Pro Helvetia, 1995.

Dynamique de l'identité dans la littérature francophone européenne, sous la direction de Liliana Foşalău (avec la contribution de Brînduşa Ionescu, Simona Modreanu, Dana Monah, Marina Mureşanu Ionescu), Iaşi, Junimea, 2011.

Écriture, revue coordonnée par Françoise Fornerod, Daniel Maggetti, Sylviane Roche, Lausanne, automne 1989, n° 33.

Favre, Gilberte, *Corinna Bille. Le vrai conte de sa vie*, Coll. « Visages sans frontières », Lausanne, 24 Heures, 1981.

Ionescu, Brînduşa, Foşalău, Liliana, « Approches de l'espace dans la littérature francophone contemporaine », in *Dynamique de l'identité dans la littérature francophone européenne*, sous la direction de Liliana Foşalău (avec la contribution de Brînduşa Ionescu, Simona Modreanu, Dana

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)

Monah, Marina Mureşanu Ionescu), Iaşi, Junimea, 2011.
Paumen, Yves, *La Nature et l'homme dans l'œuvre en prose de C.-F. Ramuz*, Université libre de Bruxelles, Faculté de Philosophie et Lettres Philologie Romane, Directeur du mémoire M. le prof. Trousson, 1978-1979.
Semen, Petre (Dr. Pr), *Arheologie biblică în actualitate*, Iaşi, Trinitas, 1997.

BDD-A27405 © 2012 Editura Junimea
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 03:01:01 UTC)